

Les bouts rimés des papous ou rimes au hasard

Individuellement, nous établissons une liste de 10 mots sans rapport entre eux, les mots qui viennent à nous.
Nous transmettons notre liste à notre voisin-e qui va établir une liste de rimes à partir de la liste reçue
Nous échangeons nos listes

Imaginons un poème de 10 vers rimés à partir de la liste sur le thème que nous voulons.

La promesse

Une promesse, c'est un fil tendu entre deux instants : le moment où elle est prononcée et celui où elle est tenue (ou trahie).

C'est une parole fragile qui engage plus que celui qui parle.

Elle peut être minuscule ou démesurée, intime ou universelle, lumineuse ou lourde comme un fardeau.

Nous allons écrire un texte où une promesse joue un rôle central. Mais nous ne la racontons pas frontalement, nous la faisons exister en creux, par ses traces, ses silences, ses conséquences.

Pluie de mots autour de *Promesse*

Partageons les mots, les situations, les émotions, les couleurs, les sons, ... que nous évoque « Promesse »

Nous pourrions nous en inspirer ou pas pour notre écriture

Choisir le point de vue

- de montrer un personnage qui vit dans l'attente que la promesse soit tenue ;
- ou un personnage qui a fait une promesse et lutte entre fidélité et oubli ;
- ou encore une promesse qui traverse plusieurs générations (héritée, déformée, transmise).

Contraintes:

- Le mot promesse ne doit pas apparaître dans le texte.
- Le texte doit contenir une phrase qui commence par : « *Je me souviens encore de ...* »
- Et une autre qui se termine par : « *... tu ne dois en parler à personne.* »

Carlos Ruiz Zafón est né à Barcelone en 1964 et s'est éteint en 2020 à Los Angeles. Tétralogie célèbre de *L'ombre du vent*, *Le jeu de l'ange*, *Le prisonnier du ciel* et *Le labyrinthe des Esprits*,

La promesse du Cimetière des livres oubliés dans l'œuvre de Carlos Ruiz Zafón est le pacte secret qui unit un père et son fils (Daniel Sempere) à l'aube de ses dix ans, son père l'emmène pour la première fois dans ce lieu mystérieux et caché au cœur de Barcelone. et il fait jurer à l'enfant de ne jamais révéler l'existence de ce sanctuaire des livres perdus à quiconque, scellant ainsi leur complicité. La règle du lieu veut que chaque visiteur y adopte un livre unique, qui devient son guide pour la vie, ce qui va lancer toute l'intrigue et la quête de Daniel autour de Julián Carax.

"Je me souviens encore de ce petit matin où mon père m'emmena pour la première fois visiter le Cimetière des Livres Oubliés. Nous étions aux premiers jours de l'été 1945, et nous marchions dans les rues d'une Barcelone écrasée sous un ciel de cendre et un soleil fuligineux qui se répandait sur la ville comme une coulée de cuivre liquide.

— Daniel, me prévint mon père, ce que tu vas voir aujourd'hui, tu ne dois en parler à personne. Pas même à ton ami Tomás. À personne."

Quelques romans autour du thème: La carte postale de Anne Berest, Changer l'eau des fleurs de Valérie Perrin, Rien ne s'oppose à la nuit de Delphine de Vigan, Frère d'âme de David Diop, Un secret de Philippe Grimbert, Une promesse de Sorj Chalando, La Promesse de l'aube de Romain Gary...

Mots: Lucas Fournier; rimes: Serge Joncour; poèmes: Guy Konopnicki et Hélène Delavault

Chemise/remise, convoite/bolte, bécasse / rascasse, chatouilles/ratatouille, azalée/alizé cabine/câline, delco/hélico, pastis/bis, nacelle / violoncelle, océane / profane.

Guy Konopnicki

Matin

Mauvais réveil dans le bruit des hélicos
Maudite radio et l'auto muette du delco
Pistons immobiles dans leurs chemises
Pour ce matin ce sera partie remise
Impossible d'atteindre la boîte
Et ce boulot qu'un autre convoite
Et si enfin je quittais les azalées
Des jardins de banlieue pour les alizés
Partir n'importe où loin de ces bécasses
Qu'importe le bateau, un chalut à rascasses
Un paquebot aux luxueuses cabines
Où tout prépare les nuits câlines
Sur le pont on sirote le pastis
Aux musiciens on lance des bis
On ne se lasse pas du violoncelle
Naviguer ou monter dans une nacelle
Partir sur les voies océanes
Ces ondes que rien ne profane
Quand cette envie vous chatouille
De la cantine on supporte mal la ratatouille.

Hélène Delavault

Fiasco dans le bosquet

Elle enfle sa bleue chemise
Dans la chaleur de la remise.
Depuis longtemps il la convoite
Et cela lui est égal qu'elle boite
Elle est d'ailleurs un peu bécasse
Elle a des gros yeux de rascasse
Mais quand elle lui fait des chatouilles
Ça met son cœur en ratatouille.
Au milieu des plants d'azalées
Bercés par de doux alizés
Ils se font une cabine
Pour quand elle se fait câline.
Mais est-ce un problème de delco?
Il ne part pas, son hélico!
Il se verse un verre de pastis
Pour s'encourager à un bis.
Elle avait rêvé de nacelles, de mélodées, de violoncelles

Las, pour la grande houle océane
C'est décidément un profane.

La femme de ménage, que la mère du jeune Romain (le narrateur) a engagée alors qu'ils habitaient à Nice, est impressionnée par l'amour immodéré que la mère porte à son fils, et lui en fait la remarque.

Je sais bien que c'est ta mère, mais c'est tout de même beau, un amour comme ça. Ça finit par vous faire envie... Y aura jamais une autre femme pour t'aimer comme elle, dans la vie. Ça, c'est sûr.

C'était sûr. Mais je ne le savais pas. Ce fut seulement aux abords de la quarantaine que je commençai à comprendre. Il n'est pas bon d'être tellement aimé, si jeune, si tôt. Ça vous donne de mauvaises habitudes. On croit que c'est arrivé. On croit que ça existe ailleurs, que ça peut se retrouver. On compte là-dessus. On regarde, on espère, on attend. Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais. On est obligé ensuite de manger froid jusqu'à la fin de ses jours. Après cela, chaque fois qu'une femme vous prend dans ses bras et vous serre sur son cœur, ce ne sont plus que des condoléances. On revient toujours gueuler sur la tombe de sa mère comme un chien abandonné. Jamais plus, jamais plus, jamais plus. Des bras adorables se referment autour de votre cou et des lèvres très douces vous parlent d'amour, mais vous êtes au courant. Vous êtes passé à la source très tôt et vous avez tout bu. Lorsque la soif vous reprend, vous avez beau vous jeter de tous côtés, il n'y a plus de puits, il n'y a que des mirages. Vous avez fait, dès la première lueur de l'aube, une étude très serrée de l'amour et vous avez sur vous de la documentation. Partout où vous allez, vous portez en vous le poison des comparaisons et vous passez votre temps à attendre ce que vous avez déjà reçu. Je ne dis pas qu'il faille empêcher les mères d'aimer leurs petits. Je dis simplement qu'il vaut mieux que les mères aient encore quelqu'un d'autre à aimer. Si ma mère avait eu un amant, je n'aurais pas passé ma vie à mourir de soif auprès de chaque fontaine. Malheureusement pour moi, je me connais en vrais diamants.

«*Ta promesse* » de Camille Laurens, Gallimard, 2025

Gilles, donc, était à l'initiative du tour solennel que prenait tout à coup le dîner au bord de la mer. C'était l'été, le soleil était dans les bleu-rose, très bas sur l'horizon – tu sais que quand on le voit si bas, le soleil est déjà couché, en réalité ? Ce qu'on voit n'est que son reflet. Les bougies tremblaient sur les nappes blanches empesées, effaçant les disgrâces – à la lueur d'une flamme tout le monde est beau. Les gens se levaient pour aller choisir leur poisson, des femmes bronzées avec des robes en mousseline, des enfants fatigués d'attendre ou qui ne voulaient pas quitter leur mère. D'autres couraient sur le sable. On parlait russe à côté, je reconnaissais des mots quand ils parlaient fort. Gilles portait une chemise bleu nuit qu'il avait choisie pour me plaire, je l'avais vu se regarder dans le miroir avant de sortir. Jamais je n'avais connu d'homme plus attentif à me séduire (mon mari, peut-être, au début) et combien il me plaisait, il avait tout l'air de le savoir. Ce sourire, bon sang. Nous ne sommes pas jeunes mais il faut nous imaginer jeunes, l'âge serait une erreur ici. On se connaissait depuis six mois, et devant nous l'éternité. La mer mimait l'amour. Le cimetière que c'était, on l'avait encore lu le matin dans le journal, et l'espoir d'une autre vie, et on s'embarque, et les naufrages, et tout, mais bien qu'on le sût, on n'y pensait pas. J'avais au poignet le bracelet qu'il m'avait acheté la veille quand nous déambulions à Juan-les-Pins, je le faisais tourner entre mes doigts, les coudes sur la table – il est doré avec des pierres vertes. Juan-les-Pins, quand j'étais enfant, c'était la ville où ma mère se promenait avec son amant pendant que j'étais chez mes grands-parents, après ils allaient à Antibes écouter du jazz. Sur les photos elle a une énorme choucroute au-dessus du front et lui un nœud papillon, une bouteille est renversée dans le seau à champagne, je me demande où se trouvait mon père à ce moment-là.

Le bar en croûte de sel était très bon, on hésitait à prendre un dessert, et puis si. Nous nous regardions dans les yeux, ou bien on regardait la mer, on aimait, on était aimés. À gauche en haut des marches qui descendaient vers la plage, il y avait un mimosa, un quatre-saisons tout jeune dans son pot en granit, dont la boule jaune emportait la raison. On avait fait l'amour l'après-midi après avoir nagé loin au-delà des bouées, puis une sieste ensuquée, et la nuit, tard, on le referait, on se trouverait dans le noir. Sa queue sous mes doigts, c'était précis, j'y pensais – sa densité, sa dureté, sa douceur –, un sceptre. Il me l'avait donnée comme on donne sa parole, il ne la reprendrait pas. J'étais reine.

— Mon amour. Et si – il enveloppe délicatement ma main entre les siennes –, et si on se faisait une promesse ? — Une promesse ? Ouh là là... Je ris. La glace est fondue dans l'assiette, on n'a plus faim. Bon, d'accord, vas-y. Qu'est-ce que tu veux me promettre ? Ou plutôt non, pardon : que veux-tu que je te promette ? — Non, toi d'abord. — Mais

non, c'est toi qui as eu l'idée ! Et puis moi, il faut que je réfléchisse. Je n'ai pas de demande de serment toute prête, moi. Tandis que toi, tu as déjà l'air de savoir. — Oui, c'est vrai, dit-il. — Alors vas-y, je suis tout ouïe.

Il me regarde. Les fonds d'algues de ses yeux.

— Tu me promets que tu ne te fâcheras pas ? Je ris. — C'est ça, la promesse ? — Non. — Alors ?

Il prend une inspiration.

— Je voudrais que tu me promettes de ne jamais écrire sur moi.

Je peux vous dire pourquoi j'ai promis, Maître, oui, bien sûr, je peux vous le dire comme je le lui ai dit. À mes yeux, c'était facile de tenir cette promesse, très facile. Pourquoi ? Parce que les gens heureux n'ont pas d'histoire, voilà pourquoi. Un roman sur lui et moi ? Mais qu'est-ce qu'il aurait raconté ? Les bougies sur les tables, la mer bleue, le bracelet ? Vous parlez ! Au bout de deux pages, les lecteurs se seraient morfondus. Même en remontant le fil jusqu'à notre rencontre, quand il n'était pas encore libre, il n'y avait pas de grain à moudre. Dans les livres, le bonheur lasse tout le monde, moi la première. Pouvez-vous d'ailleurs m'en citer un seul où il ne se passe rien d'autre que le bonheur ? Ça n'existe pas. Le bonheur n'est pas un sujet, à moins d'être menacé. Aucune tension, aucun suspens, zéro conflit ? Intérêt nul. On n'écrit pas sur le bonheur. Il faut écrire noir sur blanc, sinon on ne voit rien. La seule matière de la littérature, c'est le chagrin. Ou la passion, ce qui revient au même, au bout d'un moment. Or moi, sincèrement, depuis le premier jour je ne voyais pas comment cet homme, cette merveille d'homme, pourrait jamais me faire souffrir. L'évidence de l'amour heureux, comment la raconter ?

*

— Parce que moi, a-t-il ajouté comme je ne répondais pas, moi je veux être dans ta vie, pas dans tes livres.

Je gardais le silence. Tu es bien mieux dans ma vie, me disais-je. Qu'est-ce que tu ferais dans mes livres ? Il n'a pas dû tous les lire, me disais-je, sinon il saurait. Il saurait que l'amour rate, dans mes livres. Que chaque livre est un cercueil où j'enfouis le corps mort de l'amour. Qu'ils forment les chapitres d'un inventaire testamentaire. Ou bien si, justement il le sait, il les a lus, au contraire, et c'est sa façon de me demander que nous nous aimions toujours, que notre histoire ne finisse pas dans un livre. Que notre histoire ne finisse pas. Sa façon d'homme pudique. Je voyais défiler les héros de mes romans, qui lui ressemblaient si peu. Le jour et la nuit. Des borderlines, des machos, des bad boys, des Narcisse, des paumés. « Tombeau de l'amour », titraient souvent les journaux à propos de mes livres, citant le titre de mon premier roman. « La passion est un labyrinthe, Claire Lancel nous y égare à plaisir », écrivait un autre. « Cap au pire », mentionnait un bandeau. J'avais fini par passer pour une misandre aux yeux de mes détracteurs, voire pour une Bovary toujours déçue. « On a les amours qu'on mérite », avait même conclu un critique. D'autres se demandaient jusqu'à quel point je ne ratais pas mes histoires d'amour pour avoir un roman à écrire – c'est étrange comme les gens s'imaginent que les écrivains n'ont pas envie de réussir leur vie. Mais avec Gilles, tout cela était derrière moi, je le savais. Ne pas se tromper de route, enfin. Accueillir cette innocence. Honorer la chance que j'avais eue de le rencontrer. Je ne lui ferais pas passer la frontière qui sépare l'homme du personnage. Je ne le clouerais pas entre les quatre planches d'un roman, je le garderais chaud et vivant tout contre moi, je coucherais toujours avec lui, nous resterions sur ce bord-ci de la vie, il n'irait jamais dans la boîte.

— Je te le promets, ai-je dit.

Mon amour, ai-je pensé. Mon doux, mon tendre, mon merveilleux amour. »